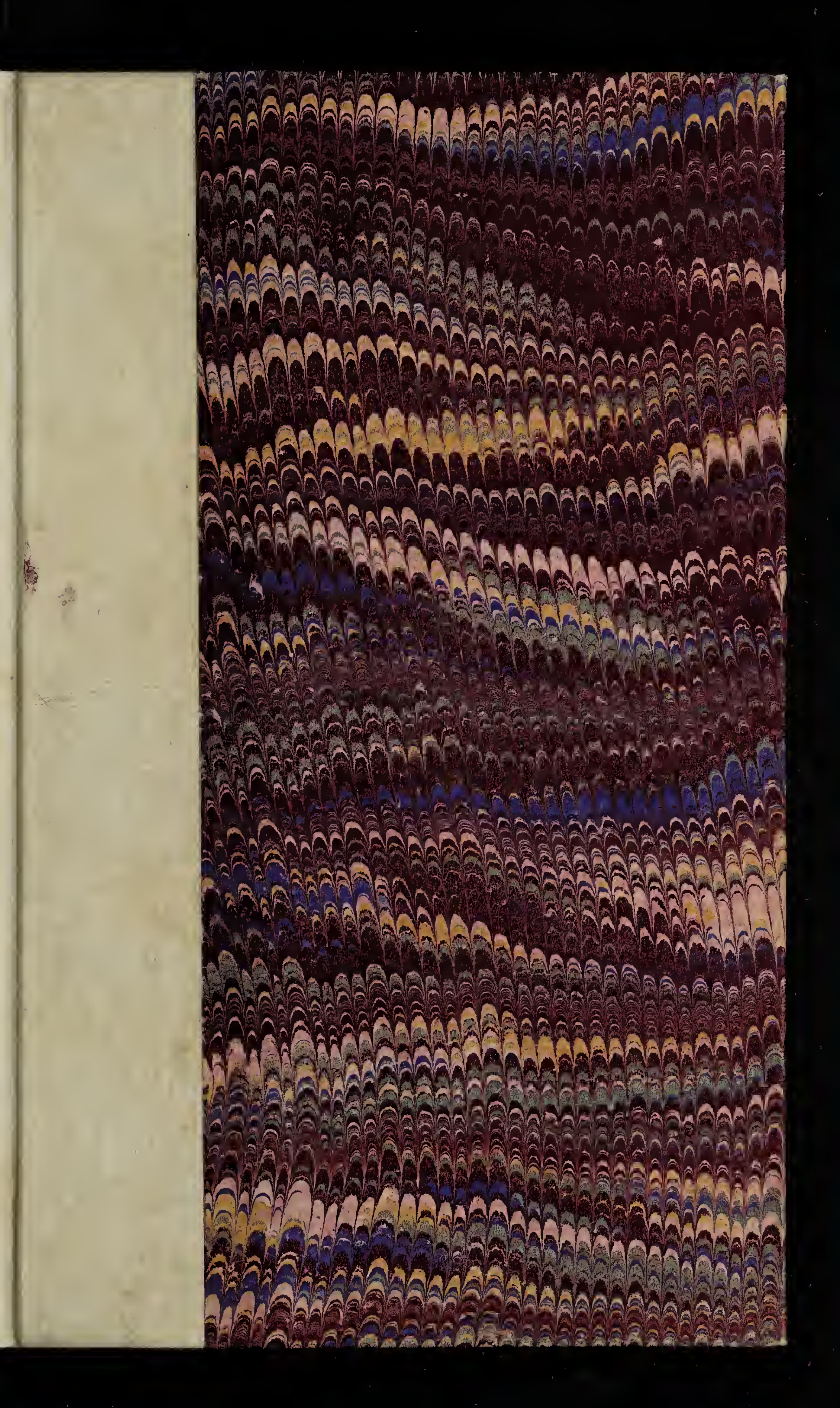
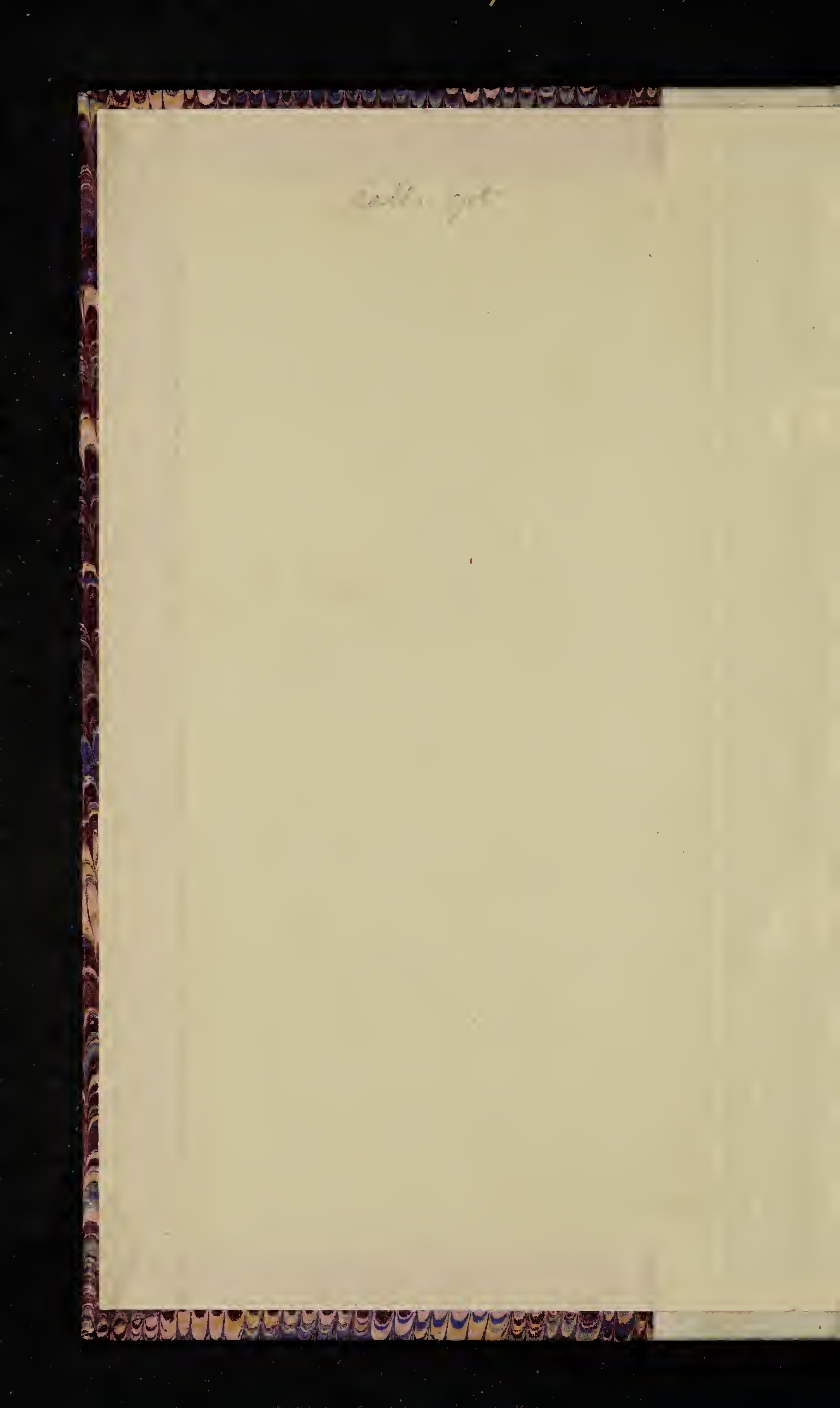




LA
PITARCHIE
FRANÇOISE:
OV
RESPONSE
AVX VAINES
PLAINCTES DES
mal-contens.



A PARIS,

Chez Gilbert le Veau, ruë S. Iean de
Latran, pres le College de
Cambray.
1615.

LA PITARCHIE FRANÇOISE: OV RESPONSE AVX VAINES *plainctes des mal-contens.*

DE tous les abus & desordres dont se plaignent auiourd'huy le plus parmy nous quelques vns, qui n'en desirent possible pas tant la fin pour le bien public, que le changement pour leur interest particulier, ie ne sçay s'il y en a vn plus grãd que ceste licẽce debordee que prend vn chacun de parler & d'écrire de la reformation de l'Estat. Tout le monde se mesle d'en dire son aduis aux coings des ruës. Tel porte ses opinions & censures là dessus jusques dans le Cabinet, qui n'a peut estre de sa vie osé se presenter à l'antichambre de peur d'estre repoussé par l'huissier. On

n'entend, on ne voit autre chose depuis quelques mois que discours, & que liures sur ce suject. Les vns & les autres egalement remplis, d'autant d'impudēce que d'impertinēce. Vous diriez qu'il y a vn prix proposé à qui criera plus fort contre le gouuernement public. C'est à qui sera le plus hardy. Insolence déja montee à tel comble par l'impunité dont elle a esté fomētee jusqu'à cette heure, que si on ne la reprime promptement par la rigueur & seuerité des peines, il y a danger tres-grand que la tranquillité publique n'en soit alteree. Ce sont autant d'allumettes de diuision, autant de trompettes de sedition; Ceux qui desirent de remuer dans vn Estat, commencent ordinairement à disposer sourdemēt les peuples à leurs desseins par telles procedures. Les hommes aiment naturellement à ouïr médire, & n'y a rien qui se coule plus doucemēt dans les oreilles de la multitude que la calomnie couuerte d'vn faux pretexte de franchise & de liberté. Pour vn qui aura la prudence de recognoistre la

verité à trauers les déguisemens de la malice, il y en aura cent qui se laisseront surprendre & seduire à ces artifices. Artifices qui engendrants és esprits vne fois abbreuuez de leurs impressions le mépris de ceux contre lesquels ils sont dressez, diminuent grandement ce respect qui est le plus fort & le plus durable lien de toute obeïssance legitime. C'est pourquoy on a tousiours és Estats mieux policez puny du dernier supplice les simples discours qui effleurent tant soit peu la reputation ou l'authorité du Souuerain. La legereté seule d'vne parole mal à propos échappee sans aucun dessein malicieux, y a quelquefois cousté la teste à celuy qui l'auoit proferee. I'en pourrois rapporter icy beaucoup d'exemples de toutes nations & de tous siecles, si c'estoit chose necessaire. Celuy d'Almanzor Roy d'Afrique, renommé d'vne egale valeur & prudence, est memorable sur ce suject. Il auoit enuoyé en Espagne nouuellement par luy conquise sur Roderic, vn grand personnage & l'vn de ses plus confi-

dēts ſeruiteurs nommé Mahauia : Cetui-cy ayant durant ſon voyage rencontré du coſté de Calis en vn lieu fort deſert, vne jeune Dame d'aſſez bonne grace, toute ſeule, la tance de ce qu'elle auoit oſé ſe mettre de la ſorte en chemin. Elle luy répond, que tant qu'Almanzor viuroit on pouuoit aller en toute aſſeurance où que ce fuſt. Eſtant de retour en Eſpagne il en fait entre autres choſes le rapport à ſon Maiſtre, qui luy demande quelle repartie il auoit faite là deſſus. Qu'elle eſtoit bien mal aduiſee, répond Mahauia, de ſe fier à cela, veu que ſi quelqu'vn euſt entrepris de la forcer en ces lieux-là, vous en eſtiez trop eſloigné pour la deffendre. Parole trouuee ſi mauuaiſe par ce Prince, qu'il le renuoye tout de ce pas là ſoubs vn faux pretexte en Eſpagne ; où eſtant arriué il fut, ſuiuāt la lettre meſme qu'il auoit portee, condamné à eſtre empalé au lieu meſme où auoit eſté faite la rencontre ; Et portoit l'arreſt, ainſi que le cryoit tout haut vn qui marchoit deuant luy, quand on le conduiſoit au

ſupplice, que c'eſtoit pour auoir oſé diminuer en la creance de cette Dame la confiance de l'authorité & de la iuſtice Royale. Mais ſans aller ſi loing, celuy qu'on fit mourir il y a quelques annees deuant Oſtende aſſiegee, pour auoir dit aprés en auoir conſideré les deffences, qu'il y en auoit encore là pour long temps, eſt vn témoignage que les autres nations chaſtient la temerité de telles paroles bien plus rudement que nous, qui ſouffrons que tout le monde parle de tout, en tout temps & en tout lieu. Nous auons oüy ces iours paſſez vne Caſſandre effaree & vn ie ne ſçay quel malicieux pleureur, qui haſtans par malheureux & ſiniſtres preſages les mauuaiſes deſtinees de la France, déchirent par toutes ſortes de calomnies plus ſanglantes l'hõneur de ceux qui en ont la principale conduite, & décriants de la façon ou la foibleſſe ou l'iniuſtice du Souuerain en la perſonne de ſes Miniſtres, ouurent manifeſtement la porte à quelque émotion inteſtine. Pour moy ie confeſſe librement, qu'ayant

remarqué tant d'ignorãce conjointe auec tant d'animosité dãs leurs écrits, ie n'ay peu moderer le iuste sentiment de ma colere contre l'impudence trop hardie de telles gens. Mais où est la patience, tant grãde qu'elle soit, pour supporter les equippees & saillies furieuses de ces esprits fanatiques, qui pensans acquerir la reputation de bõs François parmy les factieux, n'acquierent autre chose que le renom de factieux parmy les bons François ? Personne qui les ait leus, s'il n'a le tymbre de la teste feslé, n'en fera autre iugement. Ils ne font certes pas tant paroistre en cela leur zele que leur fureur. Car s'il y a quelque mal couuert, quelque vlcere secret en l'Estat, qu'est-il besoin de l'exposer à la veuë & conoissance du peuple ? Que feroit vn banquier à ses courratiers qui iroient publier sur la place l'incommodité de ses affaires domestiques ? Les affaires du mõde se maintiennent le plus souuent par la reputation & par l'apparence. En découurant l'indisposition de cet Estat, corrompu, si on les veut croire,

croire, en toutes les parties, on attire peut estre sans y penser la hardiesse ambitieuse de quelcun de nos voisins à faire profit de sa foiblesse.

Mais, dira-t'on, verrons-nous ruiner miserablement nostre patrie faute d'en découurir les ennemis, & de réueiller & picquer par nos plaintes le soing & le courage de ceux qui ayants plus d'interest à sa conseruation, y peuuent aussi plus contribuer ! Ainsi se perdit anciennement la ville d'Amycles. Ie réponds en vn mot à celà, que tant s'en faut que ie condamne l'affection des gens de bien enuers l'Estat, qu'au contraire ie la loüe grandemẽt, comme elle merite, ie la recompenserois mesme, si ie pouuois ; mais il faut qu'elle soit conduitte par les regles de la prudence, autrement elle est blâmable, elle est punissable. Or l'vne des principales regles en ces matieres, est d'aduertir secrettement ceux qui sont constituez és charges publicques de ce qu'on estime estre important à l'Estat, à fin qu'on y mette ordre, & non pas de le faire retentir dans les oreilles

du peuple, pour l'exciter à quelque ſedition. L'autre, de ſoubmettre ſon iugement auec reſpect & obeïſſance à tout ce qui eſt ordonné ſur telles choſes par l'aduis de ceux auſquels la loy publique en defere la connoiſſance. Ce qui eſt vne fois concerté & deliberé au Conſeil d'Eſtat en affaires graues & importantes, comme ſont celles qui vont au general du Royaume, ne peut eſtre non pas blâmé, mais ſeulement diſputé en public ſans crime de leze Majeſté. La loy des Achæains défendoit ſoubs groſſes peines de reuoquer en doute ce qui eſtoit paſſé par les voix du Senat. Et les Lacedemoniens eſtoient ſi jaloux de l'authorité publique, que dés que quelque reſolution auoit eſté priſe au lieu accouſtumé, elle n'auoit point de plus fermes & plus roides deféſeurs que ceux là meſmes qui l'auoient auparauant combattuë. Quelle eſt donc l'imprudence de ces gens-cy, qui meſurants toutes choſes à leurs paſſions, oſent condamner à haute voix ce qui a eſté ſolennellement arreſté, ſelon les for-

mes accouſtumees, au Cõſeil du Roy? Mais quel Conſeil? Certes où la Reyne tient, ſuiuant le pouuoir que ſa Majeſté luy a donné, le rang qu'elle merite. Ce que quãd j'ay dit, ie penſe auoir tout dit. Car nous auons de ſi certains oſtages de la prudence & bonté de cette grande Princeſſe en cette longue & heureuſe paix, dont nous auons joüy durant ſa regence, que ſa volonté ſeule nous doit eſtre vne touche infaillible du bien public. C'eſt cette benigne & ſage Deeſſe, que les anciẽs ont aſſiſe au coſté de Iupiter. Elle eſt outre cela ſecondee de l'aſſiſtance de Monſeigneur le Prince, de la ſageſſe & moderation duquel en toutes ſes actions la France ne ſe peut promettre que toutes choſes grandes & dignes de ſon extraction tres-illuſtre. Suiuẽt apres Meſſieurs les autres Princes, Cardinaux, Ducs & Pairs, Officiers de la Couronne, & tout ce long ordre de ceux auſquels la couſtume ancienne du Royaume donne ſeance dans le Conſeil és deliberations publiques. Ie demande maintenant où eſt le front

de ceux qui ne craignent point de blâ-
mer les resolutions concertees par le
consentement de taut de grands &
signalez personnages, recommandez
d'vne exquise suffisance & probité. Car
de dire que la plus-part d'entre eux
ne les ont iamais approuuees, le té-
moignage qu'en rendirent ces iours
passez d'vn commun accord dans le
Louure ceux qui se trouuerent autour
de leurs Majestez, quand elles receu-
rent les dernieres remonstrances du
Parlement verifie tout le contraire.
Mais c'est qu'on en veut particuliere-
ment à quelques vns d'entre eux, sur
lesquels on tâche de rejetter l'enuie
de tout ce qu'on estime pouuoir estre
plus desagreable au peuple. Personna-
ges de la fidelité, capacité & dexterité
desquels en toutes sortes de grandes
affaires le feu Roy, Prince incompa-
rable en la cognoissance des hommes,
auoit receu de si certaines preuues,
qu'il les auoit par vne cõfidente com-
munication de ses intentions plus se-
crettes comme associez à la Royauté
auec soy. Auec eux, comme Iules Cæ-

ſar auec Pædius & Balbus, & comme Auguſte auec Mecenas & Agrippa, il conferoit priuément & reſoluoit prudemmẽt ce qu'il eſtimoit deuoir eſtre caché à la cognoiſſance de beaucoup de gens. Si la Reyne a ſuiuy ſon exemple en cela, comme en beaucoup d'autres choſes, elle n'en peut eſtre blâmee que par ceux qui ſont marris qu'elle ſe ſerue de perſonnes auſquels la paix & tranquillité publique plaiſt trop longuement. Mais il y a, dit-on, beaucoup de plaintes contre eux; Ie m'étonne certes, qu'il n'y en ait encore dauantage contre des gens qui n'ayants autre regle de leur deuoir que l'vtilité publique, ſont contraints de perdre les bonnes graces de tous ceux qui ne peuuent rien gagner ſur le droit par leur faueur. Monſtrez-moy quelcun qui conſtitué en places ſemblables aux leurs n'ait point eſté heurté de ſemblables ſecouſſes, & ie vous monſtreray vn prodige. Et puis qui ne ſçait que l'enuie accõpagne toujours ces grandes dignitez, comme l'ombre les corps? Mais quiconque épluche-

ra auec vn eſprit paiſible & tranquille leurs conſeils & leurs deportements, ſera contraint ſans doute de recognoiſtre que les gens de bien leur ont vne tres grãde obligatiõ. Vn ancien medecin aprés auoir attentiuement conſideré la ſtructure, l'action & l'vſage des parties du corps humain, donnoit à Epicure qui rapportoit la conformation d'vn ſi bel ouurage au choc fortuit des atomes, le terme de cent ans pour y trouuer quelque choſe à changer en mieux. Ie penſe qu'on pourroit transferer ce mot-là des choſes aux perſonnes, & qu'on ſeroit bien empeſché, auſſi bien que ceux de Capouë autrefois, de choiſir des hommes plus capables de la conduitte & de l'adminiſtration publique. Il faudra percer des ſiecles entiers pour en rencontrer de ſemblables. Non qu'il n'y ait des confuſions & deſordres plus qu'il ne ſeroit à ſouhaitter; car qui ne les voit? mais ſi vne vieille carraque fait eau de beaucoup d'endroits, ce n'eſt certes pas la faute des nautonniers. Il y en auroit encore dauantage ſi d'autres

eussent occupé les places qu'on leur enuie tant. Ils n'ont pas introduit les abus qui y sont; Que s'ils ne les ont pas aussi redressez, c'est que le temps n'y a pas encore esté propre. Car les medecines mesmes les plus salutaires ont certaines saisons, lesquelles si on ne prend bien à propos, au lieu d'adoucir le mal, elles l'empirent. Et certes à quiconque pesera meurement toutes choses, il paroistra clairement, que s'il y a quelque chose de bon au gouuernement de l'Estat, il le faut raporter à leur prudence, si quelque chose de mauuais, à la disposition des affaires. A cela on oppose les alliances d'Espagne traictees depuis trois annees seulement. Car c'est là dessus que cette folle Cassandre entre en auertin, qu'elle donne l'allarme au peuple, & qu'elle se cabre contre le Louure. De luy demander sur quoy elle fonde ces grandes & viues apprehensions de l'aduenir qu'elle ahane tant de donner à ceux qui luy ressemblent, ce seroit, comme dit celuy-là en vne ancienne comedie, vouloir enrager auec

raiſon. Les Eſpagnols, diſent quelques vns, ont eſté nos ennemis. Ie l'aduouë, & nous auſſi les leurs, comme ie penſe. Mais pour cela ? Quelle nation ne l'a eſté quelquesfois l'vne de l'autre? Combien de fois auons-nous armé contre les Italiens, contre les Allemans, & plus encore contre les Anglois ? Auec leſquels neantmoins ſinon autre choſe, pour le moins la laſſitude des malheurs de la guerre nous a reconciliez à la fin. Le traicté de Veruins ne termina-t'il pas nos contentions auec ceux dont il eſt queſtion maintenant ? Traicté tres-fidelement obſerué d'vne part & d'autre juſqu'à cette heure. Or ne voy-je point de raiſon qui défende de faire mariage auec ceux auec qui on a fait la paix. Ils detiennent, repliquent-ils, tant de belles pieces de la maiſon de France. Autant en pouuoit on dire apres le ſiege d'Amiens. Car ils n'ont point raccourcy nos frontieres depuis. Mais comme nous ne renonçâmes pas lors à nos droits, auſſi ne faiſons nous pas non plus maintenant. Il n'eſt pas dit que nous

nous n'en demandions, que nous n'en tirions encore raiſon, quelque iour en temps & lieu. Qui nous en empeſchera? Qui demande le ſien ne fait tort à perſonne. Et qui ſçait ſi cette confederatiõ plus eſtroitte ne nous en pourroit pas ouurir & faciliter les moyens? L'amitié nouuelle qui ſuccede à vne vieille haine a quelquesfois vne telle force ſur les eſprits, qu'elle y fait des miracles non preueuz, non attendus. Les Princes ont ſouuent des mouuements extraordinaires, qui produiroient de tres-bons effets, ſ'ils eſtoient aidez & cultiuez par la prudence & dexterité de quelque confident. Vne fille de France au coſté d'vn Roy d'Eſpagne peut procurer à ſa patrie par cette douce communication des affections conjugales ce qu'il ſeroit fort difficile d'obtenir par autre voye. On ſe mocquera de cela, ie le preuoy; mais combien de choſes arriuent au monde contre l'opinion de tout le monde? Il en arriue de plus eſtranges tous les iours. L'ambition de regner eſt grande, à la verité, & ne vieillit que fort

tard ſur ces teſtes couronnees : mais la conſcience a par fois des aiguillons ſi vifs, & ſi poignants, quand il plaiſt à Dieu de la toucher, qu'il eſt impoſſible à l'homme de ſ'en défendre. La Cõté de Rouſſillon, qu'vn de nos Roys leur a autrefois renduë par l'aduis de ſon confeſſeur, eſt vn exemple à eux de ce qu'ils doiuent, à nous de ce qu'ils peuuent faire. Mais donnons que rien de cela n'aduienne, comme c'eſt de vray choſe fort incertaine & douteuſe ; faiſons au moins quelque choſe pour le bien commun de la Chreſtienté, ſi nous ne pouuons rien pour le noſtre particulier. Car qui doute que ces deux grands & puiſſans Royaumes conioints vne fois par le double nœu de ces alliances ne tiennent tout le reſte de l'Europe en tel contrepois, que tout ce qu'il y a de plus fier, de plus orgueilleux, de plus remuant d'vne mer à l'autre ne ſoit contraint de prendre la loy d'eux ? Ie repreſenterois le fruict que l'Egliſe pourroit receuoir de leurs communes armes tournees contre le Turc ; ſi la corruption vniuerſelle du

ſiecle n'auoit tellement affoibly en nous l'ancien zele de nos peres, que nous ne faiſons meshuy ny miſe ny recepte de la gloire de DIEV, ſi elle n'eſt conjointe auec noſtre vtilité particuliere. La France & l'Eſpagne ſe ſont autresfois alliees pour Galba contre Neron, ainſi qu'on les voit encore en quelques vieilles medailles ſe tenants par les mains; Combien leur ſeroit-ce choſe auiourd'huy plus vtile, & tout enſemble plus glorieuſe de ſe voir encore vne fois vnies contre l'oppreſſion tyrannique des Ottomans pour l'exaltation de cette foy dont elles portent les tiltres & prerogatiues auec plus d'ambition, ie l'oſe dire, que de droit & de raiſon. Car ny l'vne ny l'autre ne cherchent plus, il y a long temps, que leur accroiſſement, que leur profit aux dépens de celuy meſme de la protection & faueur duquel dépend entierement leur conſeruation & ſalut. Peut eſtre qu'elles feront mieux à l'aduenir. Mais il y en a qui ſ'imaginent vne telle diuerſité d'humeurs entre ces deux nations, qu'il eſt impoſſi-

ble qu'elles puiſſent jamais compatir. Comme ſi la religion Chreſtienne, qui ne preſche, qui n'enſeigne, qui ne commande, que la douceur, que la concorde, que l'vnion auoit depuis ce temps-là alteré leurs diſpoſitions. Et qui ne ſçait les longues & eſtroites confederations qui les ont liées de Roy à Roy iuſqu'à la derniere entreueuë de Bayonne, il n'y a guiere plus de cent ans? On n'en liſt, on n'en remarque point de ſemblables entre aucuns peuples que ce ſoit. Les formes en eſtoient extraordinaires. Que ſi ie voulois faire icy vn dénombrement des Alliances par mariage entre ces deux maiſons, ie me pourrois monſtrer auſſi ſçauant en l'hiſtoire, que ceux contre leſquels ie parle, en ſont ignorants. Nos Annales & les leurs en ſont toutes pleines. Mais i'oys, ce me ſemble, les voix confuſes de quelques-vns, qui me reſpondent que le temps a bien changé. Que la Caſtille n'aſpiroit pas lors à ceſte Monarchie vniuerſelle de l'Europe, dont elle a depuis ambitieuſement embraſſé l'eſpe-

rance, tesmoignée par la deuise qui leue les bornes d'Hercule. C'est ce qui leur faict apprehender, ce qui leur fait craindre ce traicté. Mais outre que, & l'entre-prise de Prouence & le siege de Metz leur ont assez appris à leurs dépens qu'il n'y a rien a gagner pour eux sur nous, ie ne vois certes poinct, que quand quelque mauuais conseil les pousseroit à faire vne nouuelle équippee sur nos marches, leur Infante assise auprés du Roy dans le Louure peust en quelque façon que ce fust fortifier leur entreprise. En seroient-ils plus hardis, en serions nous moins puissans pour cela? C'est ce que ie n'ay peu comprendre, ie l'aduoüe, iusqu'à cette heure. En tout cas, pourquoy est-ce que Madame ne nous donneroit pas le mesme aduantage sur eux en Espagne? C'est des menees & trames couuertes volontiers qu'ils veulent parler. Ie les entends. Mais tousiours faut-il qu'ils nous monstrent, s'ils peuuent, en quoy ce mariage les pourroit fauoriser. Certes non seulement ceux qui ayment, ainsi que dit le Poëte La-

tin, mais auſſi ceux qui craignent ſe forgent des ſonges. Ce ſont vaines apprehenſions & terreurs Paniques. Car de ſe figurer vn conſeil eſtroit d'Eſpagnols dans le Cabinet, comme font deſia quelques-vns, comment l'endureroient ceux qu'ils accuſent auſſi fauſement que malicieuſement de n'auoir procuré ces Alliances que pour ſe maintenir en leur authorité? Il n'eſt pas beſoin de combattre auec vn plus long effort des gens qui s'enferrent de la ſorte eux-meſmes de leurs armes. Puis comment laiſſeroit-on prendre ce pied à ſept ou huict Caſtillans en vn lieu, ou a peine a-on peu ſouffrir l'eſtabliſſement d'vn ſeul Florentin?

Car on ſçait quels bruicts, quelles calomnies l'enuie à oppoſees à ſa fortune naiſſante. Mais cela luy eſt commun auec tous ceux que la faueur du Louure a éleuez a quelque éminente conditiō. Que n'at-on dit, que n'at-on eſcrit contre les mignons de nos derniers Roys? Le peuple n'auoit point aſſez d'injures, aſſez de maledictions pour les charger. Et comme on gra-

uoit les Hermes anciennement en Athenes ſur le modele du viſage d'Alcibiade, on tiroit de meſme le pourtraict des Démõs ennemis de la France ſur le leur. Ils ſe ſont maintenus pourtant contre tous ces heurts, & ont depuis en diuerſes occaſions par de tres vtiles & importants ſeruices tellement racheté la bien-veillance de ceux-là meſmes dont ils auoient auparauant attiré la haine ſur leur aggrandiſſement, qu'on admire encore aujourdhuy leur auſſi ſage qu'heureuſe conduite. Ne doutons nullement que ceſtui-cy n'en faſſe auec le temps de meſme; Il eſt eſtranger, dit-on. Et d'où? De la Zamble volontiers, où du Breſil? Certes, comme ce grand Medecin diſoit, toutes les parties du corps quoy que fort differentes, deuenir en quelque façon, vne par la peau qui les couure, de meſme pouuons nous dire, toute la terre n'eſtre, ainſi qu'eſtimoit Alexandre, qu'vne cité par le moyen du Ciel dont elle eſt de toutes parts entouree. Mais ces conſiderations ſont trop hautes pour gens

qui ne veulẽt rien voir au deſſus d'eux. Qu'ils nous permettent au moins de diſputer ſi on peut auec raiſon, appeller aubains ceux que l'alliãce de deux tres-heureux mariages outre la proximité du voiſinage, telle qu'vn chacun ſçait, ſemble auoir vnis auec nous. Faiſons mieux, accordons-leur ce qu'ils diſent; Que ſ'en enſuit-il? Auons nous quelque Loy en France qui deffende d'appeller quelquesfois ceux qui y viennent de dehors aux charges & dignitez du Royaume? Et d'où eſtoit ie vous prie, le Mareſchal Triuulce, d'où le Mareſchal Strozze, d'où le Mareſchal de Rets, d'où le Mareſchal d'Ornane? Ie ne parle que des Italiens, & de ceux que nos peres ont peu voir. Ie paſſe ſous ſilence les Eſcoſſois, & tant d'autres qui y ont il y a long temps tenu les principaux Offices de la Couronne, juſques à celuy de Conneſtable, qui eſt le ſommet & le comble des honneurs militaires. Mais oú ſont les François, diſent-ils, qui ſe ſoiẽt iamais aduancés de la ſorte chez nos voiſins? Premierement j'eſtime qu'il

ne seroit pas beaucoup mal-aisé d'y en trouuer à qui voudroit se donner la peine d'y en chercher ; car, sans faire mention de ce Gentil-homme Normand, qui fut Connestable de Suede, il y a plusieurs grandes familles & en Italie & en Espagne & ailleurs qui sorties autresfois de France se sont prouignees en ces païs-là sous les rayons, comme il est vray semblable, de quelque plus douce & plus fauorable fortune. Et quand il ne s'y en trouueroit point, il ne faudroit pas incontinent estimer en cecy les autres peuples plus sages, mais seulement moins courtois que nous. La France est de tout temps recommandee d'vne singuliere benignité enuers les estrangers, loüee par ceux là mesmes qui ne l'ont iamais ressentie. Et puis où aller chercher ce qui ne se trouue point en vn grand & puissant Royaume comme celuy-cy, tellement abondant en toutes sortes de commoditez & delices que tout le reste de la terre n'a rien qui luy soit comparable ? L'Italie est estimee vne des plus belles parties de l'Europe, &

la contree de Naples le plus doux & le plus agreable sejour de l'Italie. Neantmoins ceux-là mesmes d'entre les nostres que la faueur & bien-vueillance de nos Roys y auoit autresfois esleuez lors qu'ils en estoient maistres, ne s'y pouuoient, à ce que nous en apprenons, tellement laisser attacher par la consideration de leur aduancement, qu'ils ne tournassent à tous coups la veuë auec la pensee du costé de leur patrie; de laquelle ils protestoient à leurs amis par toutes leurs lettres ne pouuoir plus longuement supporter l'absence. On les voyoit tout aussi tost reuenir l'vn apres l'autre, comme oiseaux essorez, sur le poing. Le souuenir de cette franchise, de cette liberté, de cette douceur Françoise, à laquelle il ne se trouue rien de semblable ailleurs, estoit le leurre qui les reclamant aux lieux de leur naissance, leur faisoit preferer les habitudes domestiques à toutes grandeurs estrangeres. La fortune estãt vne femme, veut estre courtisee auec autant de patience que d'industrie; C'est pourquoy l'humeur de

nos hommes brusque, prompte, ouuerte, & qui ne peut rien moins souffrir que des longues esperances, les rend autant incapables de s'aduancer que d'attendre. Mais c'est assez sur ce propos, pour monstrer que la rareté des nostres qui s'éleuẽt hors leur païs, procede ou de la commodité qu'ils ont de trouuer auprés d'eux plus qu'ils ne feroient ailleurs, ou de leur impatience naturelle, plustost que de la seuerité de nos voisins. La pluspart desquels ne mettent autre distinction entre le naturel & l'estrãger, que celle de leur particulier merite. Charlesquint, Prince non moins aduisé que genereux, s'est durant toutes ses longues & heureuses expeditions seruy moins souuent d'Espagnols ou d'Allemans que d'autres. Car Granuelle & Gattinare ses principaux cõseillers, estoiẽt celuy-là Bourguignon, celuy-cy Piemontois. Vn chacun sçait d'où estoiẽt Prosper Colonne, le Marquis du Vast, & ces autres Capitaines qu'il a le plus vtilement employez à la guerre pour son seruice. Le Duc de Parme & le

Marquis de Spinola commis par ſes ſucceſſeurs à la conduite des affaires & guerres de Flandres font la meſme foy. Que dirons nous des Venitiens, peuple renommé d'vne excellente ſageſſe en l'adminiſtration des choſes politiques ? N'appellent-ils pas toujours vn eſtranger au commandemēt de leurs armees ? Que ſi nous paſſons plus loing, nous trouuerons que les Baſchats, dont l'authorité eſt telle que nous ſçauōs aupres du grand Seigneur, ne ſont pas Turcs naturels. Les Polonois ont depuis quelque temps tiré la pluſpart de leurs Roys, les vns de la Lithuanie, & de la Tranſiluanie, les autres de la Suiſſe, & de noſtre France meſme, il n'y a pas quarante ans. Les Moſcouites ſ'aident d'Anglois & d'Italiens, auſquels ils fient la garde de Smolenque, place frontiere, des plus importantes. Le ſeul exemple certes de ce braue & courageux Geneuois, qui défendit ſi longuemēt Conſtantinople, dont il eſtoit gouuerneur, contre les offres & les aſſauts furieux de ceux qui le tiēnent auiour-

d'huy, témoigne que l'homme de bien porte touſiours ſa vertu & generoſité quant & ſoy, où qu'il aille, & qu'vne place de conſequence eſt quelquesfois plus fidelemẽt & plus vigoureuſemẽt ſoutenuë par ceux que l'heur d'vne nouuelle dignité y a attachez, que par les autres que la naiſſance ſeule y oblige.

C'eſt pour répondre à quelques vns qui ne pouuans ſouffrir le gouuernement de la citadelle d'Amiens entre les mains d'vn eſtranger, jettent artificieuſement dans les eſprits du peuple des apprehenſions du mal qui en peut aduenir. Que pleuſt il à DIEV, pleuſt-il à DIEV, que la France n'euſt autre choſe à craindre que ce qu'ils diſent pour ce regard. Nous pourrions dormir longuement en toute aſſeurance. Car ie demande premieremẽt ce qu'il pourroit entreprendre contre le ſeruice du Roy, ſans ſe perdre, en vne prouince, où il n'a preſque qu'autant d'authorité qu'il plaiſt à vn jeune, magnanime, & riche Prince, appuyé de la creance hereditaire de ſes ance-

ſtres, de luy en laiſſer. Et puis quelle apparence, que quand il y pourroit ce qu'il voudroit, il y vouluſt autre choſe que ce qu'il doit ? Quel honneur ou quel profit luy en pourroit-il reuenir? Ayant les belles charges que l'on voit, & les grandes commoditez que l'on croit, à quel changement ſe porteroit il, qui ne luy fuſt auſſi dommageable que reprochable ? Il a donné deja à la France de tres-aſſeurez gages de ſa fidelité en deux ſiens enfans ; par la naiſſance deſquels il ſ'eſt en quelque maniere enté dans le pays aux mœurs & loix duquel il les eleue ſi ſoigneuſement. Et pourtant ne faut-il y attendre iamais rien de luy que toutes ſortes de ſeruices dignes des bienfaits inſignes qu'il y a receuz. Ceſſent donc à la fin ces menus écriuains, qui naiſſent & meurent en vn iour dans les bales des colporteurs, de clabauder comme ils font, contre celuy en la grandeur duquel le deuoir commun des ſubjets leur commande de venerer doucemẽt l'authorité ſouueraine qui l'a eſtablie. DIEV fait les Roys, & les Roys font

les grands: Et comme on ne peut violer l'obeïssance deuë aux Roys, sans faire iniure à DIEV qui les a instituez, de mesme ne peut-on heurter la fortune des grands, sans blesser la puissance des Roys qui les ont éleuez. Les Princes ne sont guieres sans quelque mignon & fauory, auec lequel ils prennent plaisir de partager comme leurs soucis, ainsi leurs tresors. Les exemples en sont frequents en l'antiquité. Nos histoires mesmes, sans en chercher ailleurs, nous en fourniroient, s'il en estoit besoin, vn tres grand nombre; Mais tout le monde les sçait. C'est le priuilege de Roys de pouuoir éleuer les moindres d'entre le peuple, quand il leur plaist, à vne haute fortune. Ostez leur ceste prerogatiue, vous leur ostez tout ce qu'ils ont de grand disoit vn iour Acmat à Mahomet son maistre, qui le fit depuis Bascha d'estaffier qu'il estoit auparauant. Or ne fut ce pas en cõsideration des seruices qu'il en auoit receuz; Car quels les se peut-on imaginer en vn hõme de cette étoffe; ains seulement pour dresser à

ſes ſubjets en l'exẽple de cette nouuel-le fortune comme vne image viue du pouuoir qu'il auoit. C'eſt pourquoy ceux qui veulent impoſer aux Souuerains la neceſſité de meſurer leurs faueurs aux merites de ceux auſquels ils les diſtribuent, demandent bien a la verité choſe, ce ſemble, aucunement conuenable a cette iuſtice geometrique, qui contente plus de gens, mais non à cette puiſſance Royale, de qui le luſtre paroit plus en obligeant qu'en recompẽſant. Ouurir ſa bourſe a ceux deſquelz on à eſté ſeruy, qu'eſt-ce autre choſe que rendre ce qu'on doibt? Payer bien, c'eſt la loüange d'vn banquier ou d'vn marchant. Le propre de la grandeur eſt de donner, c'eſt a dire, ſelon les anciens Iuriſconſultes, de perdre. Cela deuroit ſuffire pour clorre la bouche a ces malcontentz, qui eſtimants que tout-ce qu'on adiouſte a l'aduancemẽt de quelcun leur eſt oſté, condamnent auec enuie en la maiſon d'autruy, ce qu'ils adoreroient auecques ioye en la leur. Car ſi ſa Majeſté ſuiuant l'humeur commune des Prin-

ces

ces magnifiques, qui ſe plaiſent autant à gratifier ceux qui ont beſoin d'eux, que ceux dont ils ont beſoin, a voulu preuenir par bien faicts les ſeruices de deux perſonnes qu'elle affectiõne qui le peut trouuer mauuais? Il n'y a aucun qui ne ſcache de quelle amitié la Reyne honore particulierement la femme de celuy dont il ſ'agit maintenant. Or qui eſt celuy d'entre nous tant que nous ſommes, lequel, ſ'il venoit a eſtre appellé par election ou autrement a quelque petit royaume étrãger ne fuſt bien aiſe de communiquer quelque rayon de ſa bonne fortune a vn amy qui l'y auroit ſuiuy, & qui n'eſtimaſt qu'on oſtaſt à ſa ſouueraineté ce qu'on luy oſteroit de liberte de l'aduancer? De s'enquerir apres cela, comme font quelques vns, de quelles ſources peut eſtre deriuee, & ſur quels fondements eſtre aſſiſe cette ſi eſtroicte bienueillance de deux ſi inegales teſtes, cela me ſemble n'appartenir qu'a des gens qui ſe donnent plus de licence dans le Cabinet du Louure, qu'ils n'en voudroiẽt auoir laiſſé a vn autre dans la baſſe-

court de leur logis. Qu'auons nous à voir la dessus? Voulons nous faire rendre compte a nos maistres de la chose du monde, tellement la plus libre, que la captiuité ny la prison la plus rude ne la peut oster à qui que ce soit? O miserable & mal-heureuse la condition des grãds, si ce qui est permis au moindre de leurs sujects, leur est deffendu, d'aymer gratuitemẽt! Vn Roy de Perse à autresfois chery vn arbre auec passion, & vn Empereur de Rome vne poule. Il y auoit certes dequoy s'estonner en cela d'vne affection si dereglee & tout a faict prodigieuse. Mais peut on trouuer estrange qu'vne Princesse veulle du bien à vne siene confidente, que l'habitude d'vne commune nourriture & d'vne longue conuersation a liee auec elle d'vne telle conformité d'humeurs qu'il n'y a, par maniere de dire, q̃ le charactere seul de la Royauté qui les diuise? A quoy si l'on adjouste cette viuacité & soupplesse d'esprit, qui reluit autant en ses actions qu'en les paroles aux yeux mesmes les plus malades d'enuie, il ne faut point rap-

porter à autres charmes la faueur de cette priuauté ſinguliere dont ſa Maieſté la careſſe. Voila la cauſe, voila l'origine, puis que nous auons entrepris de répondre aux demandes, non ſeulement vaines, mais auſſi impudentes de quelques vns, voila les appas, voila les hameçons de tous ces bien-faits dont l'éclat rejaillit auiourd'huy ſur ſon mary.

Auquel ceux qui regardent de trauers le bon-heur d'autruy ne reprochẽt depuis quelque temps autre choſe, ſinon qu'il n'a encore de ſa vie tiré l'eſpee pour le ſeruice du Roy. Ie crains qu'ils ne l'accuſent à la fin ne trouuans que redire en ſes actions, de n'auoir conduit l'auant-garde à la bataille de Cériſolles, ou à celle de Fornoüe. S'il n'a ſignalé juſqu'à cette heure ſon affection au ſeruice de ceux auſquels il doit ce qu'on luy enuie par quelque hardie & memorable execution, c'eſt faute non pas de courage, ains d'occaſion. Il ne ſ'en eſt point preſenté depuis quelques annees, & Dieu vueille qu'il ne ſ'en preſente de long

temps. La France se passera fort bien d'vne telle preuue. Mais j'ay peur, j'ay peur, qu'il ne soit que trop tost contraint de la rendre, & possible sur la teste de ceux-là mesmes qui aiment mieux voir leur païs en combustion que leur voisin en prosperité. Quant à sa prudence & capacité, la seule conduite de sa fortune; qui n'est pas vn petit ouurage au milieu de tant d'embusches qu'on luy dresse de toutes parts, marque assez qu'il ne manque point des parties necessaires au maniment des affaires publiques, & qu'il peut aussi vtilement seruir le Roy, que son pere & son ayeul ont fait autrefois les Ducs de Toscane en plusieurs belles & importantes occasions, auprés des Papes & des Empereurs. Ie sens que j'attire sur moy la colere de tous ces enuieux, qui par toutes sortes d'artifices & d'impostures calomnieuses se sont efforcez de cacher au peuple la cognoissance de son origine. Mais qu'ils petillent & grincent les dents tãt qu'ils voudront, ie ne defereray iamais tant à leur passion qu'à la verité,

Ie sçay outre le commun rapport de tous les gens d'honneur, qui ont esté sur les lieux, ce qu'en ecriuent les historiens de delà les monts, qui font vne si honorable mention de la noblesse, dexterité & fidelité de ses ancestres, qu'il n'y a que l'ingratitude seule qui puisse blâmer sa Majesté d'auoir recogneu en luy les seruices qu'ils ont rendus à vn Estat si estroittement allié auec le nostre.

Aussi ceux qui sont vn peu mieux informez des affaires, ne nient pas qu'on ne luy ait peu faire vne partie des biens qu'il a receus. Mais il y a de l'excez, disent-ils; Tout l'argent de la France fond là. Voila leurs discours ordinaires. Quels seueres contrerolleurs des liberalitez roïales! Certes s'ils auoient pris la patience d'en conferer auec celuy par les mains duquel passent toutes les finances de l'Estat (personnage dont l'enuie mesme est contrainte d'aduoüer l'integrité, & d'admirer la suffisance en toutes choses) ils auroient appris qu'il en a bien passé ailleurs. On sçait ce qu'il en dit en la

Chambre du Tiers-eſtat dans les Auguſtins, lors qu'il y fut enuoyé par ſa Majeſté pour communiquer l'eſtat des finances aux Deputez. Les charges de la maiſon du Roy redoublees en toutes façons depuis quatre ans, n'ōt pas laiſſé aux fonds de ſes coffres dequoy donner à celuy dont nous parlons, la centiéme partie de ce que crient ceux qui veulent faire du mécontentemēt populaire vn inſtrumēt de leur rebellion. Qui ne ſçait, à fin que nous ne parlions point du reſte, de combien a eſté augmenté l Eſtat des penſions tant dehors que dedans le Royaume? Mais, diſent-ils, vn mal ne guerit pas l'autre; C'eſt encore-là vn de nos griefs. Ie vous entends, poſſible à cauſe que vous n'y auez point la part que vous voudriez. Race ingrate & temeraire, qui meſurant l'authorité de ſa Majeſté à voſtre profit, condamnez auec tant d'audace les cauſes dont vous ſauourez chacun iour auec tant de felicité les effects. Car qui doubte que cette profonde paix, en laquelle nous auons ſi douce-

ment vécu jusqu'à cette heure, ne soit le fruict de cet argent qu'on a semé par les prouinces dans les bourses des plus puissants & plus remuants ? Ce que si nous auions bien cõsideré, nous loüerions auec admiration la preuoyance & sagesse incomparable de cette Princesse, qui par la distribution extraordinaire de quelque million a contenu les choses en l'estat le plus paisible qu'il se pouuoit souhaitter ; Toutes ces liberalitez qu'elle a faites ont esté autant de chaisnes d'or qui ont arresté jusqu'à cette heure les mouuements dont tant de plaintes seditieuses commencent à nous menacer. Inuention beaucoup plus vtile que celle du cerf de Nongent. Il y a quelquesfois du gain à perdre, & ne se trouue point de rentes plus asseurees aux Roys que celles que leur munificence se constitue sur les affections de leurs subjets.

Leurs gratifications portent leur interest en temps & lieu. Et peut-on dire que comme les arteres du corps, ainsi les mains du Prince s'emplissent en se dilatant. Car ce qu'ils donnent

cette annee à ceux qui ſont autour d'eux, y retourne l'autre par le moyen des leuees qu'ils font ſur ceux auſquels il a paſſé depuis. Tout reuient à vn.

Ie penſois auoir ſuffiſamment répondu aux plaintes de nos malcõtens en ces deux ou trois poincts ſur leſquels ie viens de parler. Mais on n'a iamais fait par la raiſon auec des gens qui cherchent querelle. Les voila qui éleuent de nouueaux cris. Ecoutons vn peu ce qu'ils veulent dire. Ils adjouſtent que le reſte ne va pas mieux. Et là deſſus declament auec vne egale vehemence & liberté contre les deſordres & corruptions, dont ils font, dont ils ſont eux meſmes la plus grande part. Mais à quel propos tout cela? Qui de nous ne les recognoit, ne les condamne? Par tout ou il y a des hommes, il y a des defauts & les eſtats n'eſtants qu'vne ſocieté ciuile d'hommes viuants ſoubs vn méme gouuernement ne peuuent qu'ils ne ſe reſſentent des manquements de ceux dont ils ſont compoſés Quel peuple, quel ſiecle ne ſ'eſt plainct des ſiens? Il y en

a tou

a tousiours eu & il y en aura tousiours. Quoy donc? Suffit-il de les mõstrer au doigt & puis les laisser là? Nullement. Il en faut chercher les remedes plus conuenables. Ce sont les Estats. Qui ayants esté solennellemẽt conuoques par sa Majesté & occupés durant plus de quatre mois à la reformation de nos abus, rendent toutes sortes de plainctes seditieuses & criminelles ailleurs qu'en leurs cayers. Ceux qui en ont eu communication sçauent qu'ils n'y ont rien oublié. C'est à nous maintenant d'attendre auec humilité & patience ce qu'il plairra au Roy d'y répondre. Il l'a des-ja faict sur certains poincts les plus importants, affin de donner aux deputés auant leur depart quelques arrhes de son affection au soulagement du peuple. Nous auons tout subiect d'esperer qu'il taschera de contenter ses subjects en tout le reste le plutost qu'il luy sera possible. Il fera ce qu'il pourra dés à cette heure, ce qu'il ne pourra pas, il le remettra à vne autrefois. Toutes mutations soudaines en vn Estat sont dangereuses,

Rien ne ſe faict vtilement que par degrez. La prudence humaine conduit les grands ouurages, comme la nature, par des progrez occultes & inſenſibles. Nous aurons à la fin, ie m'en aſſeure, ce que nous demandons. Vn peu pluſtoſt ou vn peu plus tard, c'eſt ce que nous auons à deſirer ou à craindre en cecy. Et quand quelque mauuais Genie inſpireroit à ceux qui manient les affaires ſoubs l'authorité de noſtre ieune Prince, quelques mouuements extraordinaires, éloignez du bien public, il ne nous reſte rien qu'à ployer doucement ſous le joug & deplorer noſtre malheur en ſilence. Car de ſe mettre aux champs là deſſus, & d'oppoſer la force à l'authorité Souueraine, comme quelques vns ſemblẽt deſirer; malheur à quiconque y ſongera ſeulemẽt. Il n'y a rien que nous ne deuions ſouffrir auant que d'en venir là. Ie le diray encore vne fois, à fin que toute la Frãce m'entende; Il n'y a rien que nous ne deuiõs ſouffrir auant que d'en venir là. Car ſi nous ſommes auſſi viuement touchez du deſir d'vne ſerieuſe reformation, comme nous en

faiſons contenance,helas! que la guerre n'en eſt pas le chemin. Qui dit la guerre, dit l'abbregé de toutes ſortes de malheurs. Nous nous plaignons de la venalité des Offices, comme c'eſt de vray l'vne des plus grandes corruptiõs de ceſt Eſtat : mais croyons nous que la meſme cauſe qui l'a introduitte ſoit le moyen de la reuoquer? Car on ſçait que les dépẽſes exceſſiues de nos querelles d'Italie contraignirent premierement Loüys XII. & puis François I. ſon ſucceſſeur d'auoir recours à cette inuention pour ſubuenir à la neceſſité publique. Nous crions que lès finances du Roy ſont épuiſees, hé! peut il tomber en la penſee de quelcun que la choſe du monde qui couſte le plus à entretenir les puiſſe iamais accroiſtre? Vne ſeule leuee de Suiſſes diminuë plus l'Eſpargne dans ſix mois que ne fait la faueur du plus auare mignon dans ſix ans. Celui cy ſ'accommodera de quelque reſte, ou de quelque chappe cheute, à ceux-là il en faut trouuer y en ayt-il ou non, autrement ils vous laiſſent au beſoin. C'eſt à ceux qui ont

vescu durant les guerres ciuiles a par-
ler de cela. N'est-ce pas chose estran-
ge que les troubles de la Religion ayet
consumé dans ce Royaume plus de
cent cinquante millions pour le paye-
ment seul de la gendarmerie? Cela fut
verifié l'an 1576 aux Estats de Blois.
On adjoutoit à cela neuf villes, quatre
cens villages, & dix mille maisons tout
à fait brûlees ou rasées, sans compter
celles qui auoient esté a demy ruinees
en nombre de plus de deux cens mil-
le. Les deputez de chaque gouuerne-
ment y representerent les procez ver-
baux des Officiers particuliers, par les-
quels il paroissoit pres de vingt mille
femmes ou filles auoir esté forcees du-
rant ce temps là en diuers endroicts.
Qui eust peu tenir le compte de tant
de meurtres, de tant de pilleries, de
tant de trahisons, de tant de perfidies,
& de tant de cruautez lamentables
qui s'y commirent auec la mesme li-
cence & barbarie? Tout cela combien
éloigné du restablissement de cette
pieté, de cette iustice, & generale-
ment de toutes ces vertus apres les-

quelles nous faiſons tous ſemblant de ſouſpirer ? Que veulent donc dire ces boute-feux qui par leurs eſcrits ſeditieux excitent le peuple à rechercher par cette voye le ſoulagement qu'il deſire ? O malheureux qui penſans rebâtir vos maiſons des ruïnes publiques, mettez en tant qu'en vous eſt, le feu en voſtre patrie, & vous prenez à voſtre Roy : Car vous auez beau proteſter que ce n'eſt qu'à ſes miniſtres que vous en voulez, nous ſçauons que tous ceux que leurs paſſions ont autresfois armé dans l'Eſtat ont taſché de couurir leurs mauuais deſſeins de cette auſſi faulſe que ſpecieuſe couuerture. I'aimerois autant qu'on me diſt qu'on benit le Soleil, comme ouurage de Dieu, mais qu'on en maudit & deteſte les rayõs. Car que ſont ceux auſquels vous faictes mine de vous prendre que des rayons de l'authorité ſouueraine du Prince? Les coups qu'õ frappe ſur eux rejalliſſent ſur luy. Et qu'on ne nous mette point icy le Parlement en auant. Le Louure & le Palais ſe trouueront touſiours d'accord

au beſoin pour s'oppoſer à toutes ſortes de factions Quiconque entreprendra de leuer les armes ſoubs quelque pretexte que ce ſoit ſans exprez commandement de leurs Majeſtez, n'aura point de plus rigoureux & de plus rudes aduerſaires que ceux qui ayants l'adminiſtration de la iuſtice Royale en depoſt, ſçauēt qu'elle n'a rien de ſi ennemy ny de ſi contraire que la diuiſion, & la ſedition. Et ſçachent tous ces mutins quels qu'ils ſoient, que la force demeurera touſiours au maiſtre de quelque coſté qu'ils l'aſſaillent. Tout ce qu'il y a de grand, de braue, de genereux dās la France ſ'vnira tout auſſi toſt ſoubs les enſeignes Royales pour les aller foudroyer à la premiere rencontre. Car de s'imaginer que Mōſieur le Prince fortifie iamais de sō authorité telles menees, c'eſt faire tres grand tort à ſa prudence, tres-grand tort à ſa fidelité. Ceux qui le cognoiſſent biē n'aurōt iamais cette opinion. C'eſt Mercure qui peut biē ſ'éloigner du Soleil de quelques degrez, mais nō iamais ſ'oppoſer à ſa lumiere. Meſme iugement doit on faire de ceux de la

religion. Car bien que ces nouuelles alliances leur dõnent vn peu d'ombrage, si n'õt ils garde pourtãt de s'échapper là dessus, de peur de verifier ce que l'Empereur Maximilian II. auoit accoustumé de dire d'eux, qu'ils mesuroient leur obeïssance non à la raison, ains à leur fantaisie. Ils ont autresfois condãné & iustemẽt cõdamné les apprehensiõs de ceux qui s'étoiẽt liguez pour ne tõber sous la dominatiõ d'vn Roy de religion cõtraire. Commẽt se pourroiẽt-ils iustifier, s'ils auoiẽt maintenãt opposé leurs armes à l'ẽtree d'vne Espagnolle en France, de crainte qu'elle n'y apporte l'Inquisition. Crainte qui ne peut tomber qu'en quelques esprits foibles, qui ne sçauẽt pas que les humeurs des peuples estans diuerses, requierent aussi diuerses loix & diuerses polices. Cette liberté qui est nee auec nous ne sçauroit souffrir ces Sambenits & ces Garruches dont on nous veut faire peur. Nous auons l'experience des siecles passez si cherement achetee. Elle nous a appris que la pureté de la Foy est vn don de celuy qui autheur de la paix, ne veut point

de ſacrifices forcez. La ſeule confe-rence de Fontainebleau nous a rendu plus d'hommes que toutes ces furieu-ſes & hideuſes batailles qui nous ont fait épandre plus de ſang que la con-quéte de toute l'Aſie ne nous en euſt poſſible couſté. Et pourtant ne faut-il pas auoir peur que tous nos voiſins ayẽt iamais aſſez d'artifices pour nous faire retõber en ces malheurs, ſi nous meſmes commençans à nous ennuyer de noſtre repos, ne faiſons de cette le-gereté qui eſt fatale à noſtre nation, la planche aux calamitez que nous ap-prehendons. C'eſt à nous à y prendre garde de bonne heure, rejettants pru-demment toutes ces propoſitions ſe-ditieuſes que l'on commence à ſemer dans le peuple, & preferans aux fu-rieuſes predictions d'vne fauſſe Caſ-ſandre les ſages conſeils de cette PI-THARCHIE, que les anciens, pour nous faire entendre combien eſt vtile aux Eſtats l'obeiſſance des ſub-jets aux puiſſances ſuperieures, nous ont appris eſtre femme de Iupiter Sau-ueur & mere de la Felicité publique.

FIN.

